

L'ESTHÉTIQUE DE "JOLIS DEUILS"

Cécile Cloutier

ESSAYER D'ÉCRIRE l'esthétique de "Jolis deuils," c'est partir, à pleines voiles, vers les autres et vers soi, vers l'aventure d'une sensibilité bonneheureuse. Évidemment, ce texte ne présente que quelques aspects de ce beau voyage, tentant d'expliquer un tantinet, au sens étymologique, des réalités esthétiques comme l'imagination créatrice, le merveilleux, le rôle de l'archétype, la sociologie artistique de même que la québécoïté, la fête, la sagesse et la poésie.

Tout d'abord, en quoi consiste l'imagination dans la création du conte? Il semble que, lorsque l'on imagine d'une façon artistique, c'est-à-dire que l'on crée des fictions imaginées qui prennent plus ou moins à nos yeux la place des choses, il ne s'agisse pas simplement d'avoir des images, mais aussi d'en donner dans un but d'enchantement esthétique ou de fabulation symbolique. Par imagination créatrice, on entend tout d'abord la faculté de créer des images ne correspondant rigoureusement à aucun objet donné dans l'expérience. Il s'agit de les combiner en successions pour imiter les faits de la nature qui ne représentent rien de réel, par exemple, dans la rêverie ou, ici, dans le conte. L'imagination créatrice va donc mettre ensemble toutes sortes de données et alors on parlera d'invention. L'imagination ne crée évidemment pas, au sens biblique, de faire de rien. Les éléments qui entrent dans sa construction lui sont donnés mais elle les transforme, en fait une forme nouvelle. Les esthéticiens parlent alors d'imagination novatrice, de pensée intuitive ou d'intuition imaginative. Il semble donc qu'il y ait deux temps dans le travail de l'imagination créatrice: d'abord, une analyse allant du complexe des données de l'expérience passée, à ses éléments et ensuite une synthèse de ces éléments pour produire un ensemble nouveau et aboutir, dans le cas qui nous occupe, à un imaginaire littéraire qui passe par la rêverie lorsqu'il s'agit d'écrire un "joli deuil." Celle-ci pourrait alors se définir comme un état psychologique esthétique dans lequel la pensée se déroule spontanément sans que nous en fassions la critique ou que nous cherchions à en modifier le cours. Il s'agit d'un état dans lequel peuvent se succéder des constructions multiples. Notons que la spontanéité de la pensée, durant la rêverie, n'implique pas une totale indépendance à l'égard des expériences antérieures, ni de sa civilisation, ni de sa culture. D'ailleurs, l'invention, au sens étymologique, du latin *invenire*

qui signifie trouver, rencontrer, est la découverte d'une chose cachée. Aujourd'hui, la sémantique de ce mot a évolué et inventer signifie créer une chose qui n'existait pas, alors qu'on découvre ce qui existe.

Cet article essaie donc, dans le cas précis de "Jolis deuils," d'analyser sommairement quelques — uns des aspects de l'imagination créatrice. D'ailleurs, Roch Carrier nous précise lui-même à la fin de son conte intitulé "La Robe" les limites de cet imaginaire: "Cela, jamais, on aurait pu l'imaginer." C'est pourtant cet imaginé qui aboutit presque naturellement à l'imaginaire du merveilleux où le conteur apparaît comme celui qui raconte une fable. En un sens, l'écriture est un beau mensonge où les êtres font parfois des choses qui les dépassent. Dans "Jolis deuils," le merveilleux joue un rôle immense. Il vient très souvent de la métamorphose, tant d'êtres étant à la fois eux et autres, là où l'extraordinaire est ordinaire et où la magie intervient quotidiennement. Il s'agit de "beautifiser" le réel, de dire grand et beau.

L'oiseau apparaît alors comme le symbole par excellence. Dans le conte intitulé "La jeune fille," la tête du gendarme devient un oiseau qui se met à chanter perché sur la guillotine. Dans "Le destin," l'oiseau vient jeter sa fiente sur son propre monument, condamnant ainsi la représentation. Dans "L'oiseau," c'est hirondelle qui apporte ce froid apocalyptique qui détruira tout.

Car l'intervention des éléments apparaît comme particulièrement merveilleuse. Retenons l'eau, la neige et justement le froid dont l'envahissement spatial, dans des circonstances différentes, rappelle, "L'enfant de la haute mer" de Supervielle au "Malicroix" d'Henri Bosco. En un sens, il s'agit d'un cadavre d'Amédée revu et corrigé. Les éléments abolissent toute la réalité. Ils sacrifient et sacralisent. Ils purifient et consacrent. Ils ramènent la réalité au primordial. Ils unifient le monde. Et l'encre, cet élément premier de l'écriture, joue le même rôle. Elle accomplit la cérémonie du dire dans une prolifération de déluge.

Des réalités abstraites, comme le travail ou la science, sont aussi pénétrées de merveilleux. Ainsi, l'ouvrier de Monsieur Black use ses quatre membres jusqu'au moignon, à force de frotter la plaque sur laquelle on peut lire "The Scott Black Company Limited." De même, Ouke, qui cherche sa voix à cinquante-sept ans, cause toujours avec des savants "cynocéphales marqués par la consommation, l'inertie, l'anémie, le rachitisme, la chlorose, l'atrophie, l'étiologie ou l'asthénie et atteint le merveilleux par l'amour. Le thème de la jeune fille contribue encore au merveilleux, celle-ci devenant lumière ou fumée ou bien passant à travers une vitre, "comme on plonge dans l'eau claire," pour enfiler une robe de mariée.

De même, l'orgueil des humains prend des proportions merveilleuses, par exemple lorsque l'empereur veut s'édifier une statue qui sera plus grande qu'une montagne ou lorsque le narrateur du conte, ne s'aperçoit pas qu'il vieillit ou quand celui de "La fin" ne se rend pas compte qu'il est mort.

Notons encore ce personnage tyrannique du réveil-matin qui accomplit ses petits travaux d'Hercule en réveillant le jour et la nuit, à moins qu'on ne le comble de cadeaux. Il est à sa manière un géant de l'imaginaire.

Mais celui-ci se dévoile encore sous de nombreux archétypes mi-réels, mi-irréels. Ces types, qui tiennent de l'idéal, servent de modèles et reviennent dans plusieurs manifestations artistiques de notre civilisation.

Il y a tout d'abord le juge, dans le conte intitulé "La Tête," ce personnage qui porte la tête de monsieur Cro oubliée au vestiaire un soir de première et que celui-ci retrouve sur celui qui doit le juger. C'est délicieusement freudien, cornélien et chrétien. La tête, la raison doit juger les actes du coeur et des mains et on se croirait dans l'un nos vénérables collègues classiques en train d'écrire une dissertation. Peut-être que l'on n'avait jamais imaginé un juge autant autre et même. C'est la conscience individuelle et collective et aussi le jugement et la punition. Il s'agit de la grande culpabilité universelle dont chaque petite crime individuel, tout pénétré de névrose, n'est qu'une émergence.

Dans "La jeune fille," "Histoire d'amour" et "La robe," le personnage de jeune fille se fait respectivement lumière, fumée et nuage. Dans les trois cas, celle-ci retourne à l'air, à l'élémentaire. Elle devient évanescence et ainsi la vierge ne peut plus être touchée. Elle a aussi tendance à toujours monter, à vivre des sortes d'assomptions qui sont des morts fabuleuses. Il y a, bien sûr, des restes de romantisme dans cette imagerie mais peut-être, avant tout, l'immense besoin de purification de la race humaine. Car la jeune fille, surtout celle du dernier conte, qui signe d'une tache de sang, la robe de mariée tellement convoitée, est une victime et dans ce sacrifice, on célèbre peut-être déjà le mystère de la naissance.

Un autre personnage très émouvant et très universel est celui de Dieu, que Roch Carrier représente avec une longue barbe blanche, comme dans le catéchisme en images de notre enfance, où il apparaissait toujours comme un vieillard, un monothéisme chrétien macho ayant évacué les déesses de la religion. Ce Dieu, c'est celui qui fait des explosions à faire frémir la théorie de l'évolution de Teilhard de Chardin. Selon lui, c'est ainsi que la terre est née. Il agit donc selon les doctrines de la souffrance et de la grâce. Il détruit pour construire et nous revenons à la théorie de la privation de la philosophie scolastique.

Un autre archétype attachant est celui de l'empereur que l'on trouve dans "Le destin." Évidemment, dans notre inconscient collectif d'occidental, s'accrochent à ce personnage des réminiscences d'Andersen. Cet empereur rêve d'une statue énorme qui est un miroir, un reflet de ce Narcisse qui existe en chacun de nous.

Enfin, il y a dans le conte intitulé "La science" cet être merveilleux qui s'appelle tout simplement la femme, alors que ce pauvre Ouke tente vainement de pénétrer le mystère, en ouvrant les 3333 portes de la science et en causant avec des mots cynocéphales.

MAIS LES CONTES DE ROCH CARRIER nous présentent aussi une sociologie artistique de même qu'une façon québécoise de parler de la beauté du monde et une esthétique de la fête, de la sagesse et de la poésie. La société se divise ici en gros et en petits qui ne sont pas gros bien qu'ils soient souvent grands. Nous retrouvons l'image d'autorité qui s'incarne dans des personnages comme Dieu, le juge, le président général, le policier, voir le pompier. Ils sont souvent caricaturaux et théâtraux.

Certains contes nous peignent des situations plus sociales comme le téléphone où Ug, le téléphoniste vit la situation absurde de répondre toute sa vie "Monsieur le Président général est absent, il est en voyage d'affaires aux Îles Canaries." Il lui faut attendre de devenir fantôme pour visiter enfin ces îles mythologiques.

De même, dans "Magie noire," nous vivons le racisme d'une façon presque biologique, puisque, à la suite du refus de Syphur, le patron de l'hôtel, d'accepter des voyageurs de couleurs, nous voyons à la fois, les clients, les employés et Syphus lui-même devenir noirs. Le métamorphose entre ici dans l'esthétique sociologique.

Ainsi, dans "le Métro," cette illusion de l'éternelle jeunesse relève de la sociologie faustienne. Il s'agit en quelque sorte de la recherche magique d'une pierre philosophale propre à reculer le temps.

Quant au dompteur de lion, il répond à ce désir très profond de puissance inscrit au fond de chacun de nous. Qui n'a pas rêvé de renverser le réel? Qui ne sent pas au fond de lui ce joyeux besoin d'être le dompteur qui mange le lion?

Mais, c'est peut-être dans "l'âge d'or" que notre La Fontaine québécois se surpasse. Il poursuit ici son goût de l'inversion dans le sens grammatical, alors que le mendiant comblé d'or nous dit: "Faites-moi la charité d'accepter un peu d'or?"

Quant au dernier conte, il exalte un personnage d'étranger dont la langue, la couleur de la peau, la démarche et la douceur ne sont pas d'ici. Cet être mythologique pour qui la ville est un grand "mots-croisés" se perdra dans l'hic et nunc lorsqu'on lui confiera le tâche de balayer la ville. Il finira par tout détruire avec son balai de mythologie sans arriver au pain promis comme récompense de son travail. C'est le pain sûr et amer de la Squine qui prépare le geste du Père Didace qui savait couper le pain.

Il semble donc que Roch Carrier ait souligné des émergences de notre société et que le conte carriéresque ait intégré, dans son esthétique, de grands pans de notre vécu ensemble. Car cette réalité universelle est d'abord faite de cas de la réalité québécoise. Évidemment, nous sommes rigoureusement et paresseusement semblables aux autres, mais, comme tous les peuples, nous avons mis l'accent sur certains aspects qui nous expriment peut-être davantage et que nous retrouvons

dans “Jolis deuils,” comme le goût du conte, de l’histoire d’amour ou de l’or et des thèmes aussi disparates que le téléphone, la neige, l’oiseau or la pomme.

Tout d’abord, bien avant d’être des écrivains, nous avons été des conteurs. Chaque village et chaque enfance d’ancêtre eut les siens. Ma génération n’a pas eu à connaître bien longtemps ses grands-pères ou Félix-Antoine Savard, ou Marius Barbeau ou Luc Lacourcière, pour comprendre jusqu’à quel point, nous, déjà enfants des villes, nous vivions de cet héritage qui constitua bien souvent la seule forme de littérature vécue pas nos aïeux. C’est aussi l’explication de cette extraordinaire cote d’écoute du “Temps d’une paix,” le Québécois d’aujourd’hui se sentant trop souvent une mère sans enfant qui s’inquiète avec linguistes, politologues et sociologues, de l’avenir de sa langue et de son peuple et se sent rassuré par sa légende, la seule certitude qui lui reste. Il aime donc se l’entendre raconter entre deux poussées d’ordinateurs, au retour d’un voyage à New York. C’est tout le sens de ce très beau livre, de cette très sensible épopée que Roger Fournier nous a livré dans “Les sirènes du Saint-Laurent,” là où le psy le plus affamé de névroses devrait se mettre d’urgence su l’chomage tant tous ces personnages sont d’une santé psychologique à toute épreuve et vivent très bellement les travaux et les jours de cette merveilleuse tante Obéline que nous conservons tous en coin de coeur.

Roch Carrier répond aussi à notre goût pour l’histoire d’amour qui continue à faire le succès des romans Harlequin et que les jeunes Québécois retrouvent en eux bien plus profond que le rock, la moto ou le “trip.” “Jolis deuils” nous confie des belles filles, une robe de mariée et les songes de nudité qui sommeillent en tout homme. Il répond à ce très beau cri de la vie qu’entendent nos chats au mois de mars et nos oignons au mois d’avril. Et il y a dans tout cela notre continuité de famille de quinze enfants qui parlaient français.

L’or est aussi un mythe de “Jolis deuils” de même que la pauvreté qui y correspond. Le rêve de richesse que nous retrouvons si profondément inscrit dans le folklore de tous les peuples et qu’expriment si bien certaines fables de La Fontaine prend ici des dimensions fantastiques et invoque le surréel.

L’oiseau rejoint aussi la grande thématique universelle et le rêve très profond de l’homme de voler. Ce n’est pas du wesi-weso de Duguay ou du bird watching que Pierre Morency nous a montré dans “l’Oeil américain” dont il s’agit ici. Non, celui de Roch Carrier est un oiseau de conte, un oiseau de métamorphose, qui devient empereur et se fait ériger un monument.

Un autre symbole bien québécois est celui de la neige qui prend une forme mythique dans “Les pas,” une neige à la Grandbois, à la “Kamouraska,” qui se durcit et devient du roc blanc, à la manière du sel de Loth, une neige qui ne veut pas se laisser marquer par les pas, une neige qui refuse d’être signée. Il s’agit d’un très beau conte né de l’angoisse des nuits de Noël de tous nos Français Paradis.

Notons encore ce que l'on pourrait appeler le personnage de la pomme, l'apple, la McIntosh qui encore aujourd'hui, continue de donner de l'inspiration à nos ordinateurs. La pomme avec ses belles joues rouges d'hiver, constitue notre fruit national. Elle est dans notre inconscient collectif, plus près de l'amour que du péché d'Ève. Et qui n'a pas la tarte aux pommes généreuses de sa grand-mère dans son inconscient collectif?

Enfin, pour terminer cette expression de la québécoïté, parlons du téléphone, ce communicateur presque mythologique auquel Gabrielle Roy consacra aussi l'une de ses tendres nouvelles. Souvenons nous que, dans un village, les lignes à abonnés multiples continuent de constituer "l'âme du rond" et qu'on y rend un culte de latrie au dieu du placotage. C'est une source d'émotions et de potins incommensurable, si bien que le maire de Natashquan me disait un jour "Quand j'veux faire une annonce pour tout le monde, j'appelle ma soeur et je lui communique le renseignement et tout le village est immédiatement au courant," écouter au téléphone à grands et à petits coups constituant l'une des premières tâches des ménagères.

Et cela fait aussi partie du sens de la fête une autre réalité typiquement québécoïse. "Jolis deuils," c'est peut-être avant tout une célébration de la vie qui veille toujours au devant de la mort. Elle ne peut être loin, aussi longtemps que les pas d'une jeune fille suffisent à réveiller la lumière. On ne meurt pas souvent irrémédiablement chez Roch Carrier. À l'ombre d'une noirceur veille presque toujours une clarté. Même lorsqu'il ne se passe rien, une petite fleur rouge palpète au milieu de la place publique. Comme dans plusieurs contes folkloriques traditionnels, la vie constitue très souvent une récompense, là où règne la justice très profonde de la nature.

"Jolis deuils" célèbre aussi le rêve. Les mots font ce qu'on n'arrive pas à faire dans la réalité. Des gestes de géants vainquent pesanteur, peur, solitude, faiblesse et petitesse. Il n'y a plus de distance, plus de passé ni de futur et les fins sont presque toujours des commencements.

"Jolis deuils," c'est une fête extraordinaire de l'évasion. Le conte est à la fois un alcool, un beau verre de vin, une émergence du possible que l'on porte tous en nous, une exaltation du sentiment de puissance. La distance est abolie et partout, des ailes nous sont données si bien il nous semble tout naturel de vivre le magique.

ENFIN, LES CONTES DE ROCH CARRIER constituent une immense fête du langage. On peut tout dire dans un conte et le caricatural et le sublime apparaissent comme naturels. Les verbes volent, les adjectifs nagent, les conjonctions sont bleues, les adverbes sentent le muguet, les articles dansent et

les prépositions font l'amour entre compléments. Le sentiment de limite est dépassé. Les syllabes sont des bouteilles à la mer ou des ballons en errance vers l'ailleurs. Il neige des améthystes et des étoiles poussent au jardin.

Le conte demeure toujours une certaine possession de l'enfance, là où le démesuré et le joyeux sont toujours raisonnables, là d'où partent et où retournent les poètes, les génies et ceux dont la tradition nous a dit qu'ils étaient des saints.

C'est un peu de tout cela qu'est faite la sagesse de "Jolis deuils" qui est peut-être avant tout une façon d'être heureux. Et peut-être que le moyen d'arriver au bonheur, ce serait de ne pas mourir, d'éviter le "joli deuil." Roch Carrier nous enseignerait alors la recherche de l'éternité. On évite le temps qui tue par la métamorphose et le merveilleux. Dans plusieurs contes, le personnage principal change d'essence, est à la fois lui, autre et autrement. Il est souvent d'abord malheureux, puis magiquement heureux même si le bonheur n'est souvent qu'un joli deuil. La mort ici ne tue pas, elle tait plutôt. L'humanité s'arrête très souvent simplement en se transformant bellement. La mort, qu'elle soit destin, cosmos, froid ou encre, est enchantée et la tristesse en est presque toujours absente. Parfois cependant, le personnage meurt à sa magie et redevient ce qu'il est naturellement comme dans "Le pain."

Mais, s'il y a une sagesse du bonheur, il y en a aussi une de la vérité que nous retrouvons tout particulièrement dans des contes comme "Le destin" ou "La tête." Il faut être honnête envers soi-même, laisser tomber ses masques, nous dirions: "ne pas se prendre pour un autre." Nos statues ne doivent pas être plus grandes que nous. Si on dépasse les autres, ce doit être à la suite d'un don de la nature, comme cela se passe avec Léon, le dompteur de lion qui dévore son dompté, le tue.

La mort est donc aussi le bon sens suprême. C'est le retour au premier, à l'élémentaire. La mort a du jarnigousne. Comme le répète parfois l'ami Réjéan Robidoux, "on a encore de la terre entre les orteils." C'est tout le sens de cette sculpture fontaine que, après bien des concours, nous avons édifiée sur, ou plutôt dans notre Place Québec, à Paris, dans Saint-Germain-des-Prés et qui consiste en un arrangement esthétique de pavés, exaltés au-delà de leur travail de pavage, comme si, en plein coeur de la Ville-Lumière nous sentions le besoin de briser l'écorce pour retourner au coeur de la terre et de l'eau, dont nous portons au fond de nous le "joli deuil."

Enfin, cette sagesse, elle est toute pénétrée de poésie. Évidemment, on peut longtemps ergoter et se perdre en disputationes avant de découvrir en quoi consiste la poésie, mais peut-être vaut-il mieux demander tout simplement à sa sensibilité comment ces contes nous parlent.

Il faudrait souligner d'abord la tendresse, qui fait source tout le long de "Jolis deuils." Comme l'écrivain doit aimer les hommes, leur tendre la main et vivre avec eux de délicates connivences, jusqu'au jaillissement de l'expression? Comme

il doit s'étonner, s'émerveiller, de leur immense grandeur et en même temps leur pardonner d'être aussi petits! Comme il doit être prêt et près! Que d'attention, que de précautions pour arriver au dire, à la chair de la parole, pour épeler rêves et ensorcellements. Le conteur, c'est celui qui sent et qui le dit, qui retrouve le poème au bout de ses racines, plus profond que le plus profond. L'écriture est une offrande, un cadeau. Le conte est une communication à l'état pur. Il nous nourrit comme une grande bouffée d'air. Il nous parle de celui qui fut, de celui qui est et de celui qui sera. Il nous fait, dans la vieux sens grec de *ἦσεν*, qui veut dire faire et d'où vient le mot poésie. Ces contes qui nous ont d'abord écoutés, nous font des confidences, nous enseignent et nous renseignent au sujet des choses les plus profondes qui existent en nous et qui s'appellent souvent bonté et beauté. Il rejoignent en nous l'empereur à la statue, la jeune fille à la lumière, le réveil-matin qui exige des cadeaux pour se taire ou le dompteur qui mange son mangeur. La poésie de "Jolis deuils," c'est l'acceptation du monde que nous portons tous lorsque nous le permettons.

Ces quelques pages, comme des voiles blanches sur la mer de l'esthétique, ont tenté de saisir quelques reflets, d'appivoiser certains aspects de l'art de "Jolis deuils" un peu comme l'on tend la main à un ami, un peu comme, au bord de la nuit, on sent l'aube claire et chaude monter au jour qui commence.

ST. ANNE'S CROSSING

Charles Lillard

Sweet as the year's first cutthroat
 May be anywhere
 Near this mountain rising like a pavilion
 They're always sweeter
 Cooked over a pine wood fire
 Early dusk
 The creek tumbling quicksilver
 Corn in the billy, bread frying
 And soon the highway behind the hills
 Will no longer race in my night
 As this evening wind comes down
 Rattling the birch and cottonwood
 To these beautiful fish
 Three lengths of silver on a flat boulder
 Bearing all the wilderness of cold, fast
 Water my body can endure